

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Roch Carrier
Un nouveau cycle

Roch Carrier, *Les Enfants du bonhomme dans la lune*,
Montréal, 1979, éd. Stanké, 162 p.

André Vanasse

Number 20, Winter 1980–1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1980). Review of [Roch Carrier : un nouveau cycle / Roch Carrier, *Les Enfants du bonhomme dans la lune*, Montréal, 1979, éd. Stanké, 162 p.] *Lettres québécoises*, (20), 15–17.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

En 1964, Roch Carrier se méritait le prix littéraire de la province de Québec pour son recueil de nouvelles intitulé *Jolis Deuils*. Comme premier coup d'envoi, quelle réussite ! Sur les vingt-cinq très courtes nouvelles, une bonne vingtaine me paraissent de vrais petits bijoux. Roch Carrier découvrait pour lui-même (et le faisait goûter aux lecteurs) l'art de marier l'absurde au merveilleux. Cette technique (aux effets surprenants) utilisée d'un texte à l'autre donnait sans conteste une unité de ton à cet ensemble composite. À ce point qu'après la lecture des premières nouvelles, je me suis surpris à attendre pour les autres ce « punch » final qui me plongerait dans le ravissement. Ce plaisir, je le nomme jouissance esthétique. Il fait sourire et rêver. Il nous enchante.

Il est un peu regrettable que le second volume publié par Roch Carrier ait jeté de l'ombre sur le premier. Avec *La Guerre, yes sir !* qui connut (et continue de connaître) un succès retentissant, la carrière du jeune écrivain était lancée. Le roman fut transformé en pièce de théâtre. Elle connut un aussi vif succès.

Or, entre le recueil et le roman, l'écart est considérable : le premier se laisse porter par ses ailes diaphanes, le second exhale plutôt les odeurs prégnantes de la tourtière grasse et du cidre fermenté. La truculence du second nous a fait oublier la gracieuseté du premier.

Le succès d'une oeuvre s'explique de plusieurs manières. Impossible, bien sûr, d'ignorer le talent de l'auteur. Il n'en demeure pas moins qu'on ne peut faire fi, lors de la parution d'un livre, des conditions socio-économiques qui favorisent ou non sa réception. Le best-seller réalise la plupart du temps cette heureuse conjonction entre les propos d'un écrivain et l'attente d'un public. Il arrive à point nommé.

La gloire d'un tel livre peut être éphémère. Une fois lu, on l'oublie. Les conditions ont changé. D'autres fois, il perdure. Il devient alors un classique. À ce titre, l'histoire des prix littéraires se révèle fort instructive. Combien de Prix Goncourt ont réussi à traverser

Roch Carrier : UN NOUVEAU CYCLE

*Les Enfants du bonhomme dans la lune,
La Céleste Bicyclette,
Les Fleurs vivent-elles ailleurs que sur la terre ?*

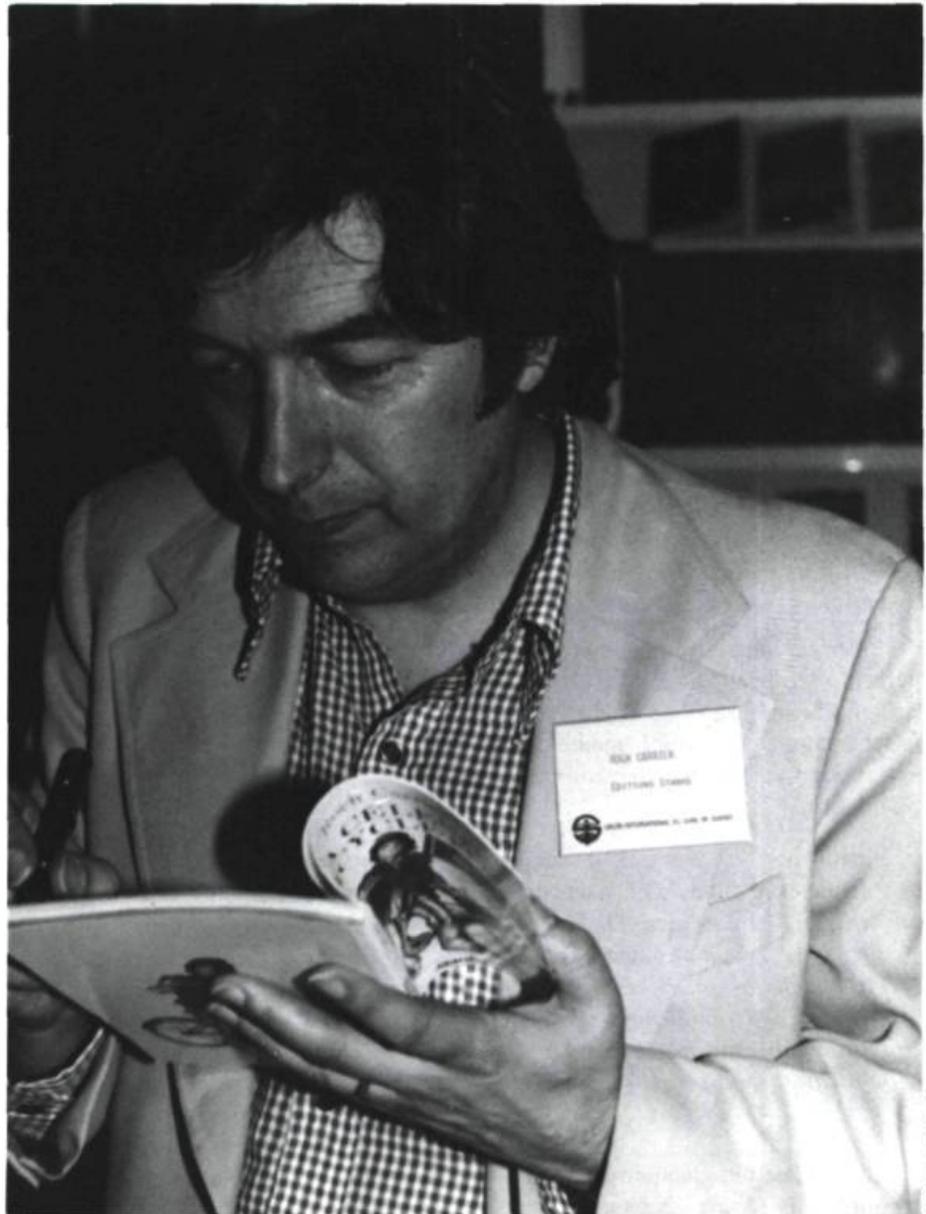


Photo : Athé

l'épreuve du temps, combien de Prix David ? Cela ne veut pas dire pour autant que les prix littéraires n'ont aucune valeur. Certains textes primés se sont révélés par la suite des monuments littéraires. Comment savoir sinon d'attendre et de voir ?

Chose certaine, au moment où paraissait *La Guerre, yes sir !* toutes les conditions étaient réunies pour que ce livre connaisse le succès. À cette époque, le Québec bouillonnait. C'était en 1968. Des bombes faisaient sauter les boîtes aux lettres. De jeunes littéraires, ne sachant trop s'ils devaient laisser allonger barbe et cheveux à la manière de Karl Marx ou revêtir le djellaba d'Albert Memmi, venaient de fonder *Parti pris*, une revue anti-littéraire mais socialisante. Ils voulaient changer la face du Québec. D'autres le firent à leur place. Quant à eux, un peu contre leur volonté, ils modifièrent du tout au tout les canons littéraires de leur époque. Ces gens s'appelaient André Major, Paul Chamberland, Pierre Maheu, André Brochu, Laurent Girouard, Jacques Ferron, Jacques Renaud, Patrick Straram, Hubert Aquin et combien d'autres.

Roch Carrier n'appartenait pas à ce groupe quoiqu'il ait pu rencontrer André Major ou Jacques Ferron aux Éditions du Jour. Qu'à cela ne tienne. Il pouvait entendre et écrire. C'est ce qu'il fit en donnant naissance à *La Guerre, yes sir !* où devaient s'affronter Anglais et Québécois autour du cercueil d'un certain Corriveau, mort à la guerre.

Veillée au mort mémorable et passablement sacrilège. Du coup Roch Carrier, en hissant au niveau d'une épopée blasphématoire, la période honnie de la conscription venait de signer un roman qui confirmait son talent.

Enhardi par le résultat, il décida d'exploiter son filon. On peut dire, sans risque d'erreur, que *La Guerre, yes sir !* a été le suc des autres romans (*Il est par là le soleil, Floralie, où es-tu ?, Le deux millième étage, Le Jardin des délices* et même *Il n'y a pas de pays sans grand-père*).

Cette longue introduction pour signifier que *Jolis Deuils* apparaît comme

un moment unique dans le cursus de Roch Carrier. On peut évidemment penser que, dans cette première oeuvre, l'auteur ne s'était pas trouvé et qu'en conséquence on pouvait la considérer comme marginale par rapport à celles qui allaient suivre. On pourrait faire le même genre de réflexion à propos de Michel Tremblay et de son cycle d'écriture « fantastique ». Pour ma part, je crois plutôt que ce sont les circonstances (tout comme pour Tremblay d'ailleurs) qui ont voulu que Roch Carrier organise sa création autour d'un type d'écriture qui consiste à exploiter certains thèmes de la paysannerie où la truculence trouve toujours son compte.

Avec les productions récentes (*Les Enfants du bonhomme dans la lune, Les Fleurs vivent-elles ailleurs que sur la terre ?, La Céleste Bicyclette*), il est clair que Roch Carrier revient à ses premières amours pour amorcer un nouveau cycle dont on ne sait s'il donnera naissance à une abondante production.

À propos de *Les Enfants du bonhomme dans la lune*, il serait excessif de parler de rupture par rapport aux romans précédents. De toute évidence nous circulons dans le même univers paysan. Chose inattendue par contre, l'auteur renoue avec le court récit, genre qu'il n'avait pas pratiqué depuis *Jolis Deuils*.

Le rapprochement ne s'arrête pas là : on retrouve, en partie tout au moins, le merveilleux qui caractérisait son premier recueil même si, dans son dernier livre, l'intention paraît moins manifeste. Il n'empêche que dès le premier récit (« La religieuse qui retourna en Irlande ») j'ai renoué avec ce plaisir de l'insolite.

Les Enfants du bonhomme dans la lune sont la somme des souvenirs marquants du narrateur. Certains le concernent directement, d'autres se rapportent à des parents, des amis, des voisins. Ils constituent un florilège dans lequel ont été malheureusement piquées quelques fleurs fanées. Par exemple, un texte comme « La mort imbécile » rate son effet. Cela tient à la façon de dire. Pour rendre vraisemblable l'intensité dramatique, il aurait fallu soit modifier la structure du texte soit augmenter le nombre de pages pour faire en sorte que la situation soit plus explicite. On

comprend mal que, face à un fusil pointé vers lui en guise de blague, le père, du narrateur puisse éclater en sanglots. Même réaction quand le farceur-bourreau « point(e) (son) arme vers le ciel » et croit, en toute absurdité, avoir tué sa victime.

Dans « La machine à détecter tout ce qui est américain », c'est le style qui fait défaut. Il se peut que je sois trop chatouilleux sur certains points mais l'utilisation du passé simple à la première personne du pluriel (« nous nous précipitâmes avec nos truites », « nous baissâmes les yeux » etc.) me paraît toujours lourde et scolaire.

Il ne faudrait pas pour autant en conclure au pire. *Les Enfants* contiennent de très beaux récits. Entre autres « La religieuse qui retourna en Irlande », « Le jour où je devins apostat », « L'avenir, Mossié, est dans votre main blanche » etc.

Avec la parution de *La Céleste bicyclette*, Roch Carrier rompt définitivement avec le cycle paysan. Il faut se méfier cependant. Même si cette pièce de théâtre a été publiée deux mois avant *Les Fleurs vivent-elles ailleurs que sur la terre*, je suis persuadé que leur rédaction a suivi le mouvement inverse de leur parution. Roch Carrier a créé d'abord *Les Fleurs*... pour produire après coup, comme cela lui est arrivé bien souvent, une pièce tirée du même sujet. En somme *La Céleste bicyclette* n'est qu'une version épurée et remaniée de son roman.

Parlons donc du roman. Le narrateur (Prudent B. Pépin) se présente comme un fonctionnaire d'une compagnie d'assurance aux origines paysannes. Il a vu le jour dans le comté de Bellechasse.

Prudent B. Pépin aurait sûrement connu la vie plate du célibataire rangé s'il n'avait glissé un grain de folie dans sa vie : il pratique la poésie rimée pour faire diversion à l'ennui. Ayant développé ce dangereux penchant pour la rêverie, il sera terrassé en pleine poitrine par un étrange rayon lumineux au cours d'une nuit pluvieuse du mois d'octobre. Comble de malheur, le rayon s'imprimera sur sa poitrine pour donner naissance à un imprécis « visage ».

À partir de ce moment la vie de Prudent B. Pépin se dégingue. Hanté

par le rayon, il se retrouve à tout propos sur le toit des immeubles en train de scruter le firmament dans l'espoir de découvrir le mystère et l'origine de ce fameux rayon. Il sombre peu à peu dans une douce folie. Le présent s'abolit. S'ouvre sous ses pieds la trappe du passé, celui du comté de Bellechasse, pendant qu'au-dessus de sa tête flotte l'appel d'un voyage inter-sidéral.

Les Fleurs... se veut un nouvel éloge de la folie. Prudent B. Pépin en vient progressivement à nier le réel au profit d'un énigmatique ailleurs. Il flotte entre ciel et terre à la manière des personnages de Chagall.

Le drame du narrateur, c'est précisément d'être incapable de déchiffrer le sens du message. Le visage imprimé sur sa poitrine refuse de s'identifier. Il s'abolit tout simplement quand Prudent B. tente de le montrer à des témoins. Est-il femme, est-il homme ? Personne ne peut le savoir à l'exception de la putain qui se persuade qu'il s'agit là du portrait du Christ. En réalité ce visage reste d'un bout à l'autre une agaçante énigme contre laquelle ni le narrateur, ni le lecteur ne peuvent rien. Libre à chacun de le nier ou de reconnaître en lui la figure du Christ ou encore (cela n'est qu'une hypothèse) celle de la Mère immensément sévère et belle grâce à laquelle Prudent B. régresse aux stades archaïques, là où la magie se substitue au réel.

Chose certaine, à cause du visage, Prudent B. Pépin sera condamné, comme Sisyphus, à raconter éternellement l'histoire d'un rayon qui s'était imprimé sur sa poitrine.

Petit pépin dans le récit : vous ai-je dit que le *double* prénom de Prudent B. Pépin était *Boniface* ? Boniface ? Bonne face ? Bonne farce ! Se pourrait-il que nous soyons à tout jamais prisonnier de notre nom et... de notre double ?

Si tel est le cas, le narrateur de *La Céleste bicyclette* s'en tire à bon compte. Il ne possède ni nom ni prénom. On le désigne par la vocable de « M. L'Acteur ». En réalité il est libre de s'attribuer tous les noms et prénoms qu'il désire : il lui suffit de leur donner vie sur scène. Il est César. Il est



Brutus. Il pourrait être vous ou moi. Le double ici se multiplie.

À un double point de vue puisque *La Céleste bicyclette* se présente comme la reprise, sous forme théâtrale, de *Les Fleurs*... Cette vérité frappe au premier coup d'oeil.

Bien sûr, les deux personnages ne sont pas identiques. Leur situation non plus. L'argument pourtant reste le même. Roch Carrier a simplement inversé le mouvement : au lieu d'être frappé par un rayon, L'Acteur s'est de son propre chef envolé dans le ciel au moyen de sa « céleste » bicyclette. Il a connu le choc existentiel à cause duquel on l'a étiqueté dans la catégorie des fous. Interné dans un hôpital psychiatrique, il nous raconte son incroyable aventure.

Ici aussi « l'autre monde » constitue le sujet d'une longue réflexion. « L'homme, nous dit-il, est un rêve mal adapté à la réalité (p. 56) ». Que faisons-nous sur terre sinon « ramper (...) comme un ver (p. 46) » ? Se pourrait-il que le remède à notre difficile et terne existence consiste à ouvrir le champ de notre conscience et à rêver l'espace sans fin ?

En somme M. L'Acteur reprend à son propre compte la réflexion tourmentée de Prudent Boniface Pépin. Tous les deux cherchent une issue. Ils nous proposent la voie de l'utopie. À leurs yeux, elle est la seule valable.

ROCH CARRIER

LES FLEURS VIVENT-ELLES AILLEURS QUE SUR LA TERRE ?



Comment pourrait-il en être autrement puisque les protagonistes ont découvert en ce lieu indicible une extase qu'ils n'ont jamais connue ailleurs.

Il se pourrait fort bien, comme je l'ai proposé précédemment, que ce lieu rêvé corresponde à une régression aux stades archaïques. Cela expliquerait en tout cas l'insistance de l'auteur à vouloir à tout prix taxer ses personnages de folie. Ce jugement ne me paraît pas d'une aussi criante évidence. Prudent B. Pépin et M. L'Acteur tiennent un discours sensé sur un phénomène qu'ils ne s'expliquent pas. On ne peut, dans leur cas, parler de délire psychotique.

C'est ce qui me gêne le plus dans ces deux textes. L'insistance de l'auteur à établir un clivage entre le rêve et la réalité me paraît suspecte, c'est-à-dire contredite par la narration même.

Pourquoi ne serait-il pas possible de vivre sa vie tout en la rêvant en même temps ? C'est une question que je me pose et à laquelle Roch Carrier répondra peut-être un jour.

Que font les écrivains (y compris Roch Carrier) sinon nous faire rêver ?

André VANASSE

1. Roch Carrier, *Les Enfants du bonhomme dans la lune*, Montréal, 1979, éd. Stanké, 162 p..
2. Roch Carrier, *Les Fleurs vivent-elles ailleurs que sur la terre ?* Montréal, 1980, éd. Stanké, 127 p..
3. Roch Carrier, *La Céleste bicyclette*, Montréal, 1980, éd. Stanké, 82 p..